

La Maison-Dieu, 151, 1982, 7-17

Irénée-Henri DALMAIS

LA POÉSIE DANS LES LITURGIES ORIENTALES

S'IL est un domaine qui frappe et souvent déconcerte le chrétien formé dans la tradition liturgique romaine, et même quiconque est quelque peu familiarisé avec les divers héritages liturgiques de l'Occident, c'est bien l'atmosphère poétique qui imprègne les célébrations liturgiques orientales. Il s'agit de toute autre chose que de la place plus ou moins grande faite à des poèmes ou cantiques. Non certes, que cet élément soit négligeable. C'est le mode même sous lequel l'*ecclesia* — l'Assemblée en acte de célébration — accède à la Réalité, à la « geste » divine qu'elle célèbre. Car il ne s'agit pas seulement de rappeler des faits ni d'inculquer des vérités en rapport avec l'adhésion de foi, non plus que de manifester dans la louange, l'adoration ou la supplication les attitudes de l'homme religieux et croyant. La liturgie chrétienne est d'ordre « sacramentel », c'est-à-dire qu'elle réalise ce qu'elle signifie ; par elle l'assemblée ecclésiale entre effectivement en participation du mystère salvifique sous l'aspect même selon lequel il est célébré.

Pour cela, la liturgie romaine fait surtout confiance à la puissance agissante de la Parole de Dieu dans les Ecritures, tant par la proclamation des lectures que par la psalmodie.

Les textes, en général très brefs, de composition ecclésiastique en dégagent, en prolongent et en actualisent les intentions maîtresses. De même, quelques gestes sobres semblent suffire pour souligner la signification des actes qui s'accomplissent. L'évolution d'une spiritualité favorisant avant tout l'intériorisation de la foi ne pouvait qu'accentuer cette réserve. Tout ce qui était extériorisation, cérémonial, ne risquait-il pas de porter dommage à ce qui doit demeurer l'essentiel ? Il est intéressant à cet égard de voir ce qu'il en advient souvent dans les communautés chrétiennes issues d'une Réforme qui se voulait strictement évangélique. Si, par réaction, les liturgies de la contre-Réforme post-tridentine ont fermement maintenu, en élaguant les arborescences adventices, les acquis du haut Moyen Age, ce fut en les figeant dans un carcan rubrical qui restreignait à l'extrême toute créativité nouvelle. Par ailleurs, les mutations culturelles ne cessaient d'approfondir le fossé entre les anciennes traditions liturgiques et les formes nouvelles de la sensibilité comme de l'intellectualité. L'entreprise de rénovation amorcée par Vatican II se trouve conditionnée, tant dans ses orientations que dans ses réalisations, par un long passé dont les poussées, multiples, et diverses, s'avèrent à bien des égards convergentes et défavorables à la mise en exercice de valeurs poétiques.

L'enracinement de la liturgie dans la culture des peuples

Tout autre fut — et demeure encore largement — le climat dans lequel se sont constituées les liturgies orientales. Les anciennes cultures, qui n'avaient cessé d'entretenir dialogues et échanges, avaient assimilé de manière semblable les apports de l'hellénisme. Les successeurs d'Alexandre avaient multiplié les foyers dans lesquels s'était élaborée une culture complexe au sein de laquelle les communautés juives jouaient un rôle non négligeable. Nous le savons bien pour Alexandrie mais il en fut sans doute de même à Antioche et dans les divers centres

urbains de la Syrie et de l'Asie Mineure. Or, c'est avant tout en ces cités que se constituèrent très tôt et s'organisèrent d'importantes communautés chrétiennes.

En Europe occidentale, la culture latine s'était imposée de l'extérieur, en Gaule comme en Espagne. Après l'effondrement de l'administration romaine, l'Eglise constituait dans les nouveaux états « barbares » un corps clérical éduqué — du moins pour ses élites — dans la culture et la langue héritées de la Rome impériale, dont la liturgie devenait l'expression privilégiée. Dans l'empire byzantin, par contre, semblable rupture culturelle n'avait pas de raison d'être. Les milieux et les régions réfractaires, pour des raisons diverses et complexes, à l'hellénisation — et surtout aux prétentions de l'administration impériale à imposer une hégémonie culturelle — n'ont cessé de sauvegarder — fut-ce au prix de déplorables ruptures — leur caractère original. Ainsi en fut-il dans le monde syrien d'expression araméenne au sein duquel se constituèrent des Eglises « nationales » communément dénommées : Nestorienne, Jacobite et Maronite. De même en Egypte, où l'Eglise copte maintint vivante, en son dernier état fortement influencé par le grec, l'ancienne langue populaire du pays. De même encore pour l'Arménie ou la Géorgie. La géniale initiative des deux frères thessaloniens Constantin-Cyrille et Méthode devait, dès leur christianisation officielle, doter une grande part des peuples slaves d'un incomparable instrument culturel en même temps que linguistique. Conséquence de cette situation : les Eglises orientales, dans la diversité de leurs références confessionnelles et les péripéties de leurs histoires, sont toujours restées en communion étroite avec les expressions culturelles des peuples dont elles nourrissaient la foi ; et cela, avant tout, au travers de la liturgie. D'où la place considérable faite, dans cette liturgie à tout ce qui est apparu consonant avec la sensibilité et les traditions culturelles de l'ensemble de la communauté et non celles du seul milieu clérical. Ainsi fut évitée la dissociation qui s'est produite et renforcée dans l'Occident catholique entre la liturgie officielle et les expressions de la foi et de la piété du peuple. La place faite aux éléments

poétiques dans les diverses liturgies est à cet égard significative.

Lien avec la tradition juive

Ce faisant, les communautés chrétiennes se trouvent en continuité directe avec les traditions du judaïsme. La découverte, parmi les manuscrits de Qumrân, des rouleaux des Odes (*Hôdayôt*) est venue confirmer ce que manifestaient déjà les *Psaumes de Salomon*. Connus surtout en version grecque, on s'accorde à considérer qu'ils furent rédigés en hébreu. Or, en 1909, Randel Harris en publia une version syriaque, récemment découverte, dans laquelle ils se trouvaient joints à une quarantaine de textes, d'origine incontestablement chrétienne, les *Odes de Salomon*¹, ce qui confirmait l'attestation du pseudo-Athanase dans la *Synopse de l'Écriture sainte* (P.G. 28, 284-437), selon laquelle les *Psaumes de Salomon*, vraisemblablement d'origine pharisienne, étaient utilisés pour l'instruction des catéchumènes. Quoi qu'il en soit, les *Odes de Salomon* — qu'elles aient été composées en grec ou en syriaque — représentent actuellement pour nous les plus anciens témoins de l'hymnographie chrétienne après les cantiques insérés dans l'Évangile de Luc et les hymnes que l'on pense pouvoir reconnaître dans d'autres écrits néotestamentaires. Si, au premier abord, on avait cru y reconnaître des influences gnostiques — d'autant que cinq d'entre elles ont trouvé place, traduites en copte, dans la *Pistis Sophia* — on a été bien davantage attentif à leur parenté avec les textes de Qumrân et surtout avec les écrits johanniques. Aussi apparaissent-elles comme ce « chaînon manquant » qui relie l'hymnographie chrétienne à la tradition juive, mais en l'insérant aussi dans un milieu

1. Traduites, dès 1911, pour la *Revue Biblique*, par J. LABOURT ET P. BATIFFOL, les *Odes de Salomon* viennent de faire l'objet d'une nouvelle version française, prévue pour la lecture publique, par J. GUIRAU et A.G. HAMMAN, Paris : DDB (Coll. « Quand vous priez »), 1981, 94 p.

nouveau dans lequel interféraient les courants les plus divers. Il en va de même pour le *Chant de la perle* qui a trouvé place dans les versions syriaques et grecques des *Actes de Thomas* et dont la thématique inspirera quelques-unes des plus belles hymnes théologiques de saint Ephrem². Son origine, fort disputée, semble incontestablement préchrétienne. En conclusion de la thèse qu'il vient de lui consacrer³, P.-H. Poirier estime que ce sont les manichéens qui l'auraient, les premiers, inséré dans les *Actes de Thomas* mais que les chrétiens ont pu, sans trouble, accepter cette insertion et mettre le poème sur les lèvres de l'Apôtre de l'Orient pour ouvrir des païens au message de leur foi.

Constitution d'un répertoire poétique orthodoxe

On comprend néanmoins qu'assez tôt on se soit montré réticent, dans les milieux plus soucieux d'orthodoxie, à l'égard de poèmes dont le symbolisme capiteux, renforcé par le rythme et la mélodie, pouvait ouvrir la voie à des interprétations dangereuses pour la pureté de la foi. Et, de fait, nous voyons, dès la fin du 2^e s., se multiplier les mises en garde à l'égard de ces compositions poétiques extra-bibliques.

Dans les Eglises syriennes

Mais on ne supprime vraiment que ce qu'on remplace. Alors que, au travers des crises consécutives au concile de

2. Ces *Hymnes sur la Perle* par lesquelles s'achève le recueil des *Hymnes sur la foi*, ont été traduites en français par F. GRAFFIN (*L'Orient Syrien* XII, 1967, pp. 129-150).

3. Paul-Hubert POIRIER : *L'hymne de la Perle des Actes de Thomas*, Introduction, texte, traduction, commentaire (Coll. « Homo Religiosus 8 », Louvain-la-Neuve, 1981, 462 p.). Cf. C.R. LMD, 150, pp. 168-169. On trouvera une traduction française de l'*Hymne de la Perle*, en annexe de celle des *Odes de Salomon* (tr. Guirau), pp. 85-89.

Nicée, la foi chrétienne précise ses expressions orthodoxes, Ephrem de Nisibe va s'employer avec un génie et une fécondité également exceptionnels à en expliciter la catéchèse en des formulations poétiques coulées dans les rythmes et les jeux d'images auxquels les chrétientés syriennes — qu'elles soient de langue syriaque ou de langue grecque — étaient depuis longtemps accoutumées. Lui-même nous dit comment il a cru devoir faire pièce aux discours rythmés par lesquels continuaient à se transmettre, après plus d'un siècle, les spéculations plus ou moins gnosticisantes de Bardesane auxquelles son fils, Harmonios, avait ajouté l'éclat de mélodies qui avaient grandement contribué à les rendre populaires. C'est sur les mêmes mètres, et les mêmes mélodies, qu'Ephrem fera chanter au cours des longues vigiles, des discours rythmés (*mimré*) dont un refrain viendra scander les thèmes fondamentaux. Ce seront donc les « instructions » (*madrassé*). Pour rompre la monotonie, on fera place à des formes plus populaires, sortes de « cantiques » (*soughioto*) dans lesquels l'emploi fréquent du dialogue accentuera le caractère dramatique. Si l'on y ajoute les acclamations et doxologies depuis longtemps traditionnelles et les « louanges » (*teshboté*) qui sont proprement des hymnes, on voit se constituer au cours du 4^e s. les formes les plus caractéristiques de l'hymnodie syriaque.

Elles viennent enrichir le répertoire premier de la psalmodie biblique que la prolifération de « tropes » (*éniané*) intercalés entre les versets risquera de plus en plus d'étouffer. Ainsi en est-il advenu le plus souvent dans les communautés de langue syriaque qui adapteront à leur usage propre les traditions liturgiques d'Antioche : Eglise « syrienne » (Jacobite) et Eglise maronite.

Dans l'ancien empire perse

Dans les régions plus orientales et la Mésopotamie, longtemps intégrées à l'empire perse sassanide avant de constituer le centre de l'empire califal des Abassides, l'équilibre sera mieux sauvegardé entre la psalmodie

biblique, les lectures scripturaires et les compositions poétiques nouvelles. Mais dans tout ce vaste domaine où la foi chrétienne, privée de l'appui du pouvoir politique, se trouvait affrontée sans discontinuité à une ambiance défavorable sinon hostile, la richesse de cette catéchèse poétique, nourrie de réminiscences et d'allusions bibliques, incessamment reprise au cours des assemblées liturgiques dans lesquels les « diacres » ou « ministres » (*chammas*) tenaient un rôle primordial, a grandement contribué à la pérennité des communautés chrétiennes.

Dans les Eglises de langue grecque

Les communautés de langue grecque devaient, selon le génie propre de leur culture, suivre la même voie. Comme on l'a noté à propos de *Odes de Salomon*, il est d'ailleurs difficile de dire quelle fut la langue originale des plus anciennes compositions. Si c'est seulement vers la fin du 4^e s., avec les *Constitutions Apostoliques* que nous est transmis le texte du « Gloire à Dieu au plus haut des cieux », cette hymne, comme la « Joyeuse Lumière », est assurément plus ancienne. Il est probable que la vaste collection dénommée « Ephrem grec » dont l'origine et la datation, également complexes, sont impossibles à déterminer, a transmis des pièces fort anciennes. Il est du moins à souligner que, par l'attribution qui leur a été conférée, elles orientent également notre attention vers le domaine syrien qui s'avère ainsi avoir été le terreau nourricier et le foyer privilégié de l'hymnographie orientale.

Dans l'Eglise copte

Et cela même pour les Eglises copte et éthiopienne qui reconnaissent une origine mésopotamienne aux *Théotokies*, hymnes à la Mère de Dieu réparties sur chacun des jours de la semaine. Dans l'Eglise copte, par ailleurs, les créations poétiques autochtones, notamment les *psali* et les hymnes de louange (*tarh*, pl. *turuhat*) sont loin d'avoir

l'importance qui est reconnue aux compositions poétiques dans les Eglises de tradition syrienne ou byzantine qui, notamment par la voie des usages de Jérusalem, ont abondamment fructifiées dans les liturgies arménienne et géorgienne.

Les grands hymnographes grecs

Pour nous en tenir ici à la tradition byzantine, de loin la plus féconde et la plus diversifiée, les chefs de file des principales formes de compositions poétiques sont également d'origine syrienne. Ainsi Auxence, venu de Syrie à Constantinople au temps de Théodose II (408-450), le premier auteur connu de « strophes » (*tropaires*) liturgiques dont quelques fragments, reconstitués par Dom Pitra, nous ont été conservés par sa Vie. Il en sera de même, trois siècles plus tard, pour les Damascènes : Jean, André et Cosmas, qui introduiront dans la liturgie byzantine la genre poétique du *Canon* ou ensemble de tropaires organisé pour accompagner primitivement la psalmodie des neuf « Odes » scripturaires de l'office du matin ; forme de poésie liturgique qui devait proliférer jusqu'à devenir envahissante. Mais, bien avant eux, un autre syrien devait acclimater dans la liturgie de Constantinople une forme de catéchèse poétique typiquement syrienne : Romanos le Mélode, maître des *Kontakia* au temps de l'empereur Justinien (527-565). Il était né dans la vallée de l'Oronte à Emèse (Homs), dans une famille d'origine juive à ce qu'on nous rapporte. Il fut diacre de la cathédrale de Beyrouth avant de venir se fixer à Constantinople où il semble avoir joué un rôle non négligeable dans la politique religieuse de Justinien. C'est dans la capitale, alors qu'il priait durant la veillée de Noël dans le sanctuaire marial vénéré des Blachernes, que se serait éveillée sa vocation poétique. Quoi qu'il en soit, son œuvre considérable et d'une immense richesse, tant doctrinale que poétique, peut être comparée à celle d'Ephrem dans les Eglises de langue syriaque. La tradition des *madrassé* syriennes s'y trouve

transmuée par les apports de l'*encomion*, cet éloge oratoire soigneusement rythmé, dont les rhéteurs de la nouvelle sophistique avaient affiné les règles. Les résonances propres de chaque culture, syrienne et grecque, sont si harmonieusement fondues qu'il faut sans doute renoncer à déterminer la part de chacune d'elles. Dépecés pour l'usage liturgique, submergés par la prolifération des *canons*, les *Kontakia* de Romanos finirent pas être oubliés comme l'ensemble de ces compositions ; seules quelques strophes s'étaient maintenues, insérées entre les Odes scripturaires et les canons de l'office du matin. C'est seulement en 1861 que Dom Pitra devait les exhumer et les faire connaître. Les éditions récentes et les traductions⁴ devraient replacer au rang qui lui convient le génial poète catéchète de l'âge d'or byzantin.

L'influence monastique

Mais la liturgie est chose vivante, elle ne cesse de se transformer selon les situations historiques et culturelles. Ainsi en est-il advenu dans l'Orient byzantin. A partir des 8^e-9^es., et pour une part en raison du rôle qu'ils tinrent au cours de la crise iconoclaste, l'influence des moines dans l'évolution liturgique va s'affirmer prépondérante. La laure de saint Sabas, près de Jérusalem devait jouer un rôle déterminant. Depuis la conquête arabo-musulmane, la foi chrétienne, pour demeurer vivante, devait être plus que jamais confortée. C'est ce que comprirent des Damascènes de haute culture qui introduisirent dans la liturgie hiérosolymitaine un ensemble de strophes poétiques, insérées entre les versets des Odes bibliques de l'office du matin. Ce genre nouveau, qu'on dénommera *Canon*, devait connaître, comme il a été dit, un succès durable. Si Jean de Damas semble bien avoir été le chef de file, on ne saurait

4. Notamment celle de José GROSDIDIER DE MATONS dans « Sources chrétiennes », 99, 110, 114, 128, 283 (cf. recension de ce dernier volume LMD, 150, pp. 167-168).

oublier ses compagnons André, par la suite archevêque de Crète, et Cosmas, plus tard évêque de Maïouma. Leur exemple sera bientôt suivi, au monastère constantinopolitain de Stoudios par les défenseurs du culte des icônes, groupés autour de saint Théodore Studite : Joseph de Thessalonique, Joseph l'hymnographe, Théophane etc. Ainsi devait se constituer un vaste répertoire pour le cycle liturgique hebdomadaire (*Paraclitique*, mis sous le patronage de saint Jean Damascène) et pour le cycle pascal (*Triode* studite du carême et *Pentécostaire* du temps pascal). Par la suite viendra s'y ajouter la masse, bien inégale, des compositions pour les fêtes et commémorations répartie selon les douze mois (*Ménées*). Dès la christianisation des peuples slaves, ces divers recueils seront traduits et adaptés en slavon. En adoptant les usages byzantins, les patriarchats melkites d'Antioche et de Jérusalem les traduiront en syriaque puis en arabe ; les Roumains feront de même par la suite⁵.

Importance de la poésie liturgique dans l'Orthodoxie

L'influence exercée par ces vastes ensembles poétiques pour nourrir la foi et la vie spirituelle d'une large part du monde chrétien ne saurait être surévaluée. Jaillie de la tradition biblique dont elle monnaie les thèmes les plus caractéristiques et où elle puise, sous forme de réminiscences et d'allusions, la plupart des images au travers desquelles elle s'emploie à inculquer le message de la foi chrétienne, tel que l'ont explicité les Pères et les grands conciles, elle constitue un trésor inépuisable de catéchèse, de doctrine et de spiritualité. Par la place prépondérante qu'elle occupe dans les célébrations liturgiques — et en particulier dans celles des vêpres, des vigiles et de l'office du matin (*Orthros* byzantin) auxquelles un très grand nombre de fidèles continuent à prendre part — au moins le

5. La traduction française est en cours par les soins du P. Denis GUILLAUME, cf. LMD 147, p. 153.

soir du samedi et aux veilles de fêtes — elle maintient vivante la tradition reçue de l'époque patristique et incessamment méditée dans les grands foyers monastiques.

Pour nous en tenir au vaste monde, si divers, de l'Orthodoxie, nombre de tropaires, de strophes de *Kontakion* et certains canons entrés dans l'usage populaire sous la forme condensée de *Pannikides* à la mémoire des défunts, de la Mère de Dieu et des saints, ou de *Paracèses* à dominante pénitentielle, ont été mémorisés depuis l'enfance, même si une insuffisante connaissance de la langue liturgique ne permet pas d'en assimiler toute la substance. Il est significatif que le remarquable « catéchisme pour les familles » récemment élaboré à l'intention des Orthodoxes francophones⁶, comme aussi la plupart des ouvrages qui se multiplient depuis quelques années, ne cessent de citer ces textes liturgiques, au point d'apparaître parfois comme une rhapsodie de l'hymnaire byzantin. Nous sommes loin, assurément, des formules précises longtemps mémorisées à partir des catéchismes proposés aux chrétiens occidentaux, tant catholiques que protestants. A vrai dire, dans certains courants surtout du monde protestant. le « psautier » huguenot, les chorals et cantiques tiennent dans la catéchèse et la piété un rôle qui n'est pas sans analogie avec celui des hymnaires orientaux. Un répertoire, devenu depuis longtemps traditionnel et largement connu, constitue comme un fonds commun auquel on se reporte spontanément. Il serait difficile d'en trouver l'équivalent parmi les catholiques, du moins en France.

A voir combien la catéchèse liturgique et poétique qui n'a cessé d'être celle des Eglises orientales a contribué à assurer — et maintient présentement encore — la fidélité à la transmission du message chrétien, en des situations souvent difficiles, on peut se demander si cette catéchèse ne constitue pas l'un des éléments, trop négligés, de l'identité de ces chrétientés d'Orient.

Irénée-Henri DALMAIS

6. *Dieu est vivant*, Paris : Le Cerf, 1979.